

Les cahiers des Dix, no 29. Montréal, 1964.

Pierre-Paul Turgeon

Volume 19, numéro 3, décembre 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302495ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302495ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Turgeon, P.-P. (1965). Compte rendu de [*Les cahiers des Dix*, no 29. Montréal, 1964.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 19(3), 465–469.
<https://doi.org/10.7202/302495ar>

LIVRES ET REVUES

LES CAHIERS DES DIX, no 29, Montréal 1964.

Les plus fins connaisseurs de notre petite et de notre grande histoire continuent allègrement la poursuite de leur œuvre minutieuse de découvreurs dans le numéro vingt-neuf des *Cahiers des Dix*. Nos critiques et recenseurs ne s'arrêtent pas suffisamment à ces précieux cahiers qui enrichissent indiscutablement notre histoire du Canada. Les articles toujours fouillés et inédits, originaux et variés, assurent une valeur inestimable à la collection de ces *Cahiers* que les bibliophiles et amateurs d'histoire recherchent et conservent jalousement.

Le vingt-neuvième *Cahier* comprend des textes de monseigneur Olivier Maurault, de messieurs Léo-Paul Desrosiers, Raymond Douville, Jean-Charles Bonenfant, Séraphin Marion, Robert-Lionel Séguin, Léon Trépanier, Louis-Philippe Audet, Gérard Malchelosse et Jacques Rousseau. Formidable équipe de chercheurs infatigables !

Dans son "Aperçu de l'histoire de l'Eglise du Canada sous le régime français", monseigneur Maurault raconte avec vivacité les débuts du catholicisme au Canada ; ils coïncident avec la fondation de Québec, bien que les premiers missionnaires permanents soient apparus en 1615. Nous apprenons de qui nos premiers missionnaires recevaient le droit d'exercer leur ministère et de qui dépendaient ces territoires nouveaux, du point de vue ecclésiastique. L'auteur de ce brillant "aperçu" nous fait revivre avec émotion l'histoire héroïque et sanglante des missions canadiennes au XVIIe siècle, "histoire d'épreuves matérielles et spirituelles et aussi de miracles" puisque l'Eglise a pu progresser et que déjà au XVIIIe siècle on assiste à l'histoire des paroisses et des fabriques, au grand rôle du curé, etc.

M. Léo-Paul Desrosiers nous rappelle "La paix de 1667" : elle succède aux guerres iroquoises ; c'est aussi l'arrivée du régiment de Carignan et ses aventures, l'histoire de Charles Le Moyne, interprète auprès des Indiens. Nous rencontrons les Jésuites, Colbert, Talon, Dollier de Casson, M. de Courcelles, M. de Salières, M. de Tracy, l'influence anglaise, l'alcool et les

pelletteries. M. Desrosiers explique en véritable historien, et les raisons de la précarité de cette paix et l'aboutissement, après vingt ans, à la période des massacres terrifiants de 1689 à 1693.

M. Raymond Douville écrit la solide biographie d'un non moins solide coureur des bois et "frère donné" ignoré de tous les historiens. Il s'agit de Jacques Largillier dit "le castor" que seules les *Relations des Jésuites* mentionnent à l'occasion et qui "vécut un demi-siècle en terre canadienne; il dort son dernier sommeil au petit cimetière de Kaskaskia, aujourd'hui noyé dans le Mississipi, mais qui était alors un vivant village d'aventuriers canadiens mariés pour la plupart à des Illinoises". Compagnons de Louis Jolliet, puis du père Marquette "qui mourra dans ses bras", Jacques Largillier rencontrera Cavelier de la Salle, Nicolas Perrot, Lamothe-Cadillac, François de la Forest, etc. M. Douville raconte avec l'art du romancier cette histoire d'une rude époque et les voyages et aventures de cet humble et obscur "castor" qui parcourt notre pays dans tous les sens, de tribus en tribus, et sans route, dans de palpitantes randonnées historiques. Grâce à des articles comme ceux de M. Douville et de ses neuf autres collègues, nous reprenons fierté de notre histoire comme source intarissable de courage, d'énergie, de dévouement et d'inspiration.

Je devrais m'arrêter longuement à l'étude de Me Bonenfant intitulée "Les projets théoriques du fédéralisme canadien". Il y en eut plusieurs fort intéressants bien avant 1864; ceux du juge William Smith de New-York, vers 1765, qui revint à la charge auprès du général Washington en 1775; celui de Jonathan Sewel, gendre du juge Smith, établi à Québec avec son beau-père vers 1789 et qui joua un rôle politique et judiciaire important. Il fut le premier président de la Société littéraire et historique de Québec, fondée en 1824; il avait publié des brochures et mémoires et fait des propositions au duc de Kent (père de la reine Victoria) qui avait vécu au Canada. Où l'on voit que tous les détails fournis par Me Bonenfant sont captivants. Il en est ainsi dans sa façon de présenter les projets de Richard John Uniacke dans les Maritimes (qui propose de créer "The United Provinces of British America"), de J. B. Robinson ((pilier du Family Compact et juge en chef du Haut-Canada 1791-1863), qui propose "New Albion", de John Strachan, premier évêque anglais de Toronto, de William Lyon McKenzie (chef de la révolution du Haut-Canada en 1837-38), de Robert Fleming Gourlay, puis enfin de John Arthur Roebuck (1801-1879) qui fut "un des partisans les plus intelligents de la Confédération". Vient ensuite

l'exposé des nouveaux projets académiques soumis après 1840 pour atteindre la concrétisation sous l'union avec Alexander T. Galt.

Dans "Le pacte fédératif et les minorités françaises au Canada" monsieur Marion écrit que "la conquête apportait aux Canadiens français un autre mal d'ordre particulier: en moins d'un siècle, elle transformerait ce monolithe, que constituait le Canada français de 1760, en une minorité, c'est-à-dire en un groupement assujéti à une majorité". Dans son étude bien marquée de traits originaux, M. Marion rappelle qu'il a été question de génocide culturel pour chaque minorité française du Canada anglais. D'un océan à l'autre, et en dix ans, après 1867, c'est le dépouillement des minorités françaises "sur le plan scolaire de droits historiques". (Il fallut attendre le rayon d'espoir de novembre 1965 projeté par la rencontre au sommet Lesage-Robarts !) Il faut lire l'analyse du comportement des protestants et des catholiques, et à ce propos M. Marion résume des drames innombrables, tant à la législature du Manitoba en 1890 que partout ailleurs. Il cite les historiens anglo-protestants, même Mason Wade. Il est aussi question de Laurier et de Bourassa. Bref, "le Canada anglais élude la lettre et viole l'esprit du pacte confédératif. Seul et depuis un siècle le Québec observe et la lettre et l'esprit... Le destin des peuples, conclut monsieur Marion, se forge courageusement, d'un jour à l'autre, par la volonté humaine avec le secours de la Providence."

Le texte fort dense de M. Séguin dresse l'inventaire de "L'équipement aratoire de l'habitant du XVIIe au XIXe siècle." Le bois remplace le fer après l'usure de nos premiers instruments apportés de France: fourches, rateaux, houes, serpes, faux et faucilles n'échappent pas à l'outrage des ans. On use surtout de la bêche et de la pioche au Canada. Les vieux actes notariés décrivent la nature et la valeur des instruments usuels de cette époque et monsieur Séguin en expose avec précision la confection et l'emploi. Nous revivons les us et coutumes de notre ancienne agriculture: fenaison, moisson, javelier, emmeulage, engerbage, battage, vannage, etc. . . . Etude précieuse reconstituant la vie d'une époque révolue et nostalgique.

Monsieur Léon Trépanier nous présente le troisième chef de police de Montréal, Guillaume Lamothe: militaire de carrière, grand voyageur, fondateur de la Moisie Iron Company achetée par William Molson, chef de police à l'époque de l'insurrection américaine au temps de Lincoln. M. Trépanier raconte avec force

détails dont il possède l'exclusivité, les succès et les déboires de monsieur Lamothe, de madame Lamothe, en puisant au besoin dans les *Quatre-vingts ans de souvenirs* de madame F.-L. Béique.

Nous lisons ensuite une autre étude de monsieur Louis-Philippe Audet sur Urgel-Eugène Archambault. On connaît la ferveur de M. Audet pour notre histoire scolaire en général et pour M. Archambault en particulier. Directeur de l'Académie commerciale catholique de Montréal, "éducateur de grande classe et administrateur sage et clairvoyant (race disparue !), M. Archambault fut délégué aux Etats-Unis en voyage d'études et d'observations (exclusifs en ce temps-là). M. Archambault revient comme directeur de la Nouvelle Académie du Plateau et sera le principal artisan de la fondation de l'Ecole Polytechnique. M. Audet retrace à la perfection, selon son habitude, cette période de la vie de son héros, avec notes et mémoires surprenants, comprenant en détail les programmes d'enseignement, la liste des manuels scolaires et leur prix, ainsi que le coût des fournitures de classe en 1871.

Monsieur Gérard Malchelosse dévoile une fois de plus ses précieuses qualités dans l'art de la recherche et la science de la généalogie avec "La famille Pommereau et ses alliances". Il s'agit d'une sérieuse étude à caractère social et économique sur les époques qui ont précédé et suivi la Cession de 1763, étude complétée dans l'intimité d'une "famille de bonne et simple bourgeoisie", qui, "par le jeu des alliances, entre d'abord dans la lignée d'un des grands seigneurs de l'époque, Boucher de Boucherville, et, après la Cession, dans la nouvelle société anglaise, lorsque Catherine Pommereau épouse ni plus ni moins que John Bruyères, huguenot, secrétaire du gouverneur Ralph Burton."

En racontant l'histoire de la famille Pommereau, M. Malchelosse nous transporte de Montréal à Québec, aux Trois-Rivières, à Bécancour et même au Labrador. L'un des Pommereau, Gilles, eut pour parrain l'intendant Gilles Hocquart. A noter que Benjamin Sulte a laissé à M. Malchelosse tous ses papiers concernant les Forges Saint-Maurice où nous retrouvons le susnommé Gilles Pommereau, et que la Seigneurie de Bécancour s'appelait aussi la Seigneurie de la Rivière Puante.

Enfin, c'est M. Jacques Rousseau qui clôt le *Cahier* avec "le citoyen Michaux, de la forêt hudsonienne à Madagascar". Citoyen français, né à Versailles, André Michaux demeure onze ans au Canada pendant la Révolution française. M. Rousseau

raconte la vie laborieuse et les pérégrinations de cet "explorateur né, homme de recherches, travailleur infatigable, parcourant le monde sans arrêt". Son œuvre scientifique se trouve entière dans trois publications; il introduisit d'innombrables plantes en France. En 1801 parut l'*Histoire des Chênes d'Amérique* publiée par son fils. L'herbier de Michaux appartient au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris.

A l'intérêt du texte de M. Rousseau s'ajoute la richesse des notes qu'il a sciemment compilées sur le sujet.

Et voilà pourquoi vous lirez et conserverez le vingt-neuvième *Cahier des dix*.

PIERRE-PAUL TURGEON